

JULIEN SANDREL

*Mes frères,
nos fantômes
et moi*

RÉCIT




ÉDITIONS
L'ASPHALTE
PERDU

Julien Sandrel n'a jamais mis les pieds à Naples, berceau de sa famille. Entre les images de carte postale – soleil, *dolce vita* et *pasta* – et les récits de son grand-père, marqués par la pauvreté et le déracinement, l'Italie reste pour lui un puzzle incomplet.

Accompagné de ses deux frères, il part à la recherche de la tombe de son arrière-grand-mère, Pasqualina... pour comprendre enfin l'empreinte que cette histoire familiale italienne a laissée en lui. Il est loin d'imaginer à quel point ce voyage à Naples va changer sa vie.

À travers ce premier récit intime, Julien Sandrel nous entraîne dans une enquête familiale riche en surprises et en émotions fortes, qui pose en creux une question universelle : comment savoir qui l'on est si l'on ignore d'où l'on vient ?

ISBN : 978-2-38529-501-1

18,90 € Prix TTC France



Rayon : Littérature française
Design : © Raphaëlle Faguer
Photographie : © Ciro Pipoli



*Mes frères,
nos fantômes et moi*

Du même auteur :

La Chambre des merveilles, Calmann-Lévy, 2018
La vie qui m'attendait, Calmann-Lévy, 2019
Les étincelles, Calmann-Lévy, 2020
Vers le soleil, Calmann-Lévy, 2021
Merci, Grazie, Thank you, Calmann-Lévy, 2022
Les extraordinaires, Calmann-Lévy, 2023
Beaucoup d'amour et quelques cendres, Calmann-Lévy, 2024
Le jour où Rose a disparu, HarperCollins, 2025

Paradis perdu est une collection des éditions Charleston.

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-501-1
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Julien Sandrel

*Mes frères,
nos fantômes
et moi*

Récit



*À Pasqualina. À Francesco.
Et à Elvire.*

*« Était-il possible que les parents ne meurent jamais
et que chaque enfant les couve en soi,
de manière inéluctable ? »*

Elena Ferrante

1

HELLO, PUIS-JE DONNER ton numéro à ma sœur Debora ? Elle est éditrice et voudrait te proposer quelque chose.

Bises.

Lisa

Lisa, c'est Lisa Azuelos, la réalisatrice de l'adaptation au cinéma de mon premier roman, *La Chambre des merveilles*. Au moment où je reçois son SMS, mon septième vient de sortir, je commence à réfléchir au suivant tout en travaillant sur deux scénarios, et je suis en pleine préparation du tournage d'un documentaire dans les Cévennes. Je n'ai donc que très peu de temps à consacrer à d'autres projets, demandes ou rencontres. Mais Lisa est une femme formidable, solaire, entière, inspirante, profondément humaine. Je l'aime beaucoup, alors la première pensée qui me

traverse, c'est : *Si sa sœur éditrice possède les mêmes qualités, je n'ai aucune raison de refuser de lui parler.* J'accepte donc que Lisa joue les entremetteuses, tout en me disant que, quoi que Debora me propose, je déclinerai poliment.

À cet instant précis, je suis à des années-lumière d'imaginer que ce banal échange va amorcer un tournant inattendu dans ma vie personnelle. Je ne devine rien de l'aventure insensée qui m'attend, de ce voyage à travers l'espace et le temps, de cette enquête familiale joyeuse, vertigineuse, bouleversante. Je ne pressens ni le réveil d'une langue oubliée, ni l'appel vibrant d'une ville et d'une identité longtemps bannies de ma mémoire familiale.

Et puisque je n'ai aucune idée des mouvements souterrains que ce SMS s'apprête à provoquer, je l'archive dans un coin de mon cerveau... où il s'évapore aussitôt.

Jusqu'à ce que Debora m'écrive, trois semaines plus tard.

Cher Julien,

Je suis la sœur de Lisa qui m'a très gentiment donné ton numéro.

Je suis éditrice et je démarre une toute nouvelle collection littéraire. Le thème est « Paradis perdu ». Une maison de vacances à laquelle on n'a plus accès, un objet d'enfance, une madeleine... J'invite les auteurs à se replonger dans des sensations oubliées, des joies d'adolescence, des chants

d'oiseaux. J'aimerais beaucoup t'inviter à écrire un texte dans cette collection. Serais-tu d'accord pour qu'on en discute ?

À bientôt j'espère.

Debora

Même si je me suis juré de tout refuser en bloc, je n'y peux rien : instantanément, la démarche me séduit. Et sans savoir pourquoi, je pense à Naples.

Naples ne rentre pas dans les cases énoncées par ce message : je n'y suis jamais allé, et malgré sa proximité géographique avec ma Provence natale, l'Italie n'a jamais fait partie de mon enfance. Il m'a fallu attendre l'âge adulte pour m'aventurer de l'autre côté des Alpes. Et encore, mon premier voyage là-bas n'était pas lié à une envie de découvrir le pays, mais à une opportunité : Mathilde, qui est devenue ma femme quelques années plus tard, était invitée à un congrès scientifique à Rome, en 2003. Je l'y ai accompagnée. Je me souviens avoir aimé la ville... mais pas plus que cela.

J'étais parfaitement conscient que cent pour cent de ma famille paternelle était d'origine italienne, mais je ne me sentais absolument pas italien. Sans doute parce que, chez moi, personne ne parlait la langue... et surtout, personne n'évoquait jamais l'Italie. L'Italie était un non-sujet.

Sandrel est un pseudonyme – choisi pour protéger mes enfants, mais aussi, soyons honnêtes, pour éviter

toute confusion avec un écrivain français très connu dont le nom ressemble un peu trop au mien, aussi bien à l'oreille qu'à l'écrit. Mon véritable patronyme, lui, ne souffre d'aucune ambiguïté : avec ses deux z et sa terminaison en o, il est même un concentré d'Italie. Pourtant, d'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours entendu mon grand-père et mon père le prononcer « à la française ». Et puisqu'ils n'avaient aucune difficulté avec le double z du mot « pizza », c'est que l'origine du blocage venait d'ailleurs.

Mon grand-père, Pascal, est né à Hyères en 1929, de parents italiens venus en France quelques années plus tôt pour fuir la misère de Naples. Il était le septième enfant d'une fratrie de neuf. Une famille pauvre, dont les enfants n'ont eu d'autre choix que de travailler dès l'âge de douze ans, et dont les prénoms ont tous été francisés. La sœur de mon grand-père, Carmela, est devenue Marie, Raffaele s'est mué en Raphaël, et mes arrière-grands-parents, Pasqualina et Francesco, sont devenus, pour l'état civil de notre pays, Pascaline et François.

Tout son adolescence puis toute sa vie d'adulte, mon grand-père, menuisier-charpentier, n'a eu de cesse de travailler comme un forçat pour tenter de sortir de sa condition. Pour offrir un autre destin à ses enfants, à ses petits-enfants. Je ne pourrai jamais le remercier suffisamment pour ma vie d'aujourd'hui. Et je ne pourrai jamais lui en vouloir d'avoir gardé, au fond de lui, la honte de ses origines.

Voilà d'où vient le blocage de prononciation de notre patronyme. D'une honte ancienne.

Être italien – et surtout, napolitain –, pour mon grand-père, c'était tout simplement honteux. Alors aller en vacances en Italie ? Quelle drôle d'idée...

Ce n'est sans doute pas un hasard si mon premier véritable voyage transalpin « choisi » date de l'été 2019. Car c'est l'été où mon grand-père est décédé. Me suis-je alors senti autorisé à renouer avec ce pays qui a vu naître notre famille ? Impossible de l'affirmer, car rien de tout cela n'était conscient, mais la concomitance est troublante.

J'aurais pu aller en Italie avant, bien sûr. Je sais bien que personne ne s'y serait opposé. D'une part, le lien entre mon grand-père et moi a toujours été très fort : un lien d'amour, de confiance et de fierté réciproques, tissé au fil des années. D'autre part, l'Italie avait, depuis longtemps, intégré des dimensions de carte postale. *Dolce vita*, gastronomie flamboyante, mode avant-gardiste, monuments incandescents... Mon grand-père Pascal en était conscient, bien sûr. Mais ce qui était gravé à l'encre indélébile au fond de son vieux cœur, c'était son propre vécu, et celui de ses parents. Impossible d'effacer ce qu'il avait enduré enfant. Impossible d'oublier qu'il y a cent ans à peine, de nombreux Français ne voulaient rien avoir à faire avec ces Italiens que l'on traitait de tous les noms. « Macaronis », « Ritals », « Christos », les sobriquets aux relents de haine ordinaire étaient légion. On disait

que les Italiens venaient voler le travail des Français, qu'ils faisaient trop d'enfants, qu'ils étaient sales, mal éduqués, que leur nourriture sentait mauvais, qu'ils faisaient trop de bruit – « le bruit et l'odeur », toujours les mêmes reproches adressés aux populations nouvellement arrivées sur un territoire.

J'ai évoqué dans mon roman *Merci, Grazie, Thank you* le massacre méconnu des Italiens, à Aigues-Mortes, en 1893. Véritable pogrom au cours duquel, à cause d'un banal conflit entre travailleurs des marais salants, une abominable chasse à l'Italien avait enflammé les rues de la ville. Les historiens parlent d'une vingtaine de morts auxquels il faut ajouter une centaine de blessés – tous italiens.

J'ai raconté comment, par la suite, la loi du silence s'était imposée à Aigues-Mortes. Et surtout, comment, après avoir subi d'innombrables pressions et menaces, la cour d'assises avait décidé, quelques mois plus tard, d'acquitter l'ensemble des Français accusés. L'épisode a presque été rayé de la mémoire collective, mais il illustre un fait implacable : à cette époque, on pouvait assassiner du Rital en toute impunité. Autant dire que dans la première moitié du xx^e siècle, lorsque l'on était italien, on ne le criait pas sur les toits. Au contraire, on le cachait autant que possible. On effaçait soigneusement les sonorités, la langue, l'identité.

Alors pourquoi, à l'instant où je lis les mots de Debora, mon esprit se tourne-t-il vers Naples ? Est-ce par simple désir de connaître le berceau de ma

famille ? Par volonté d'exorciser, d'affronter, de réparer ? Ou bien parce que je pressens qu'il y a *quelque chose* à découvrir là-bas, sans pouvoir en définir précisément les contours ?

Difficile de comprendre ce qui se joue en moi pour que cette attirance viscérale prenne le dessus – au point d'éclipser toute rationalité concernant ma charge de travail. Car pourtant, lorsque la conversation avec Debora a enfin lieu, je m'entends prononcer, presque à mon corps défendant :

— Je crois que j'ai très envie de partir à Naples. Sur les traces de mes ancêtres.

Debora – j'apprendrai à la connaître par la suite – est différente de sa sœur, mais elles ont en commun cette manière si spontanée de partager leur enthousiasme.

Et enthousiaste, Debora l'est tout de suite, sans réserve.

— J'adore. Tu sais ce que tu vas chercher, exactement ?

Je ne peux pas avouer que je n'en ai, en vérité, aucune idée. Alors je réfléchis quelques instants... Et soudain, une réminiscence. Le vague souvenir d'une conversation ancienne avec mon grand-père, mon père ou quelqu'un d'autre de ma famille.

— J'aimerais... essayer de trouver la tombe de mon arrière-grand-mère. Il me semble qu'elle est enterrée là-bas.

— Il te semble ?

— Je n'en suis pas sûr. Mais justement... c'est l'occasion de savoir !

J'émetts un petit rire gêné, Debora marque un silence. Je m'attends à ce qu'elle me dise qu'il me faudrait sans doute affiner mes intentions avant d'entamer un périple à l'issue bien improbable, mais sa curiosité reste intacte.

— Si tu décidais de te lancer dans ce projet, moi j'adorerais lire ton enquête familiale. Quoi que tu trouves, d'ailleurs. J'aime beaucoup l'idée de ne pas savoir à l'avance... Sacré suspense !

Je n'avais pas vu les choses comme ça... mais en l'entendant prononcer ces mots, je suis pris d'un vertige.

Et s'il n'y avait rien ? Rien à raconter, rien à trouver ?

Et si je n'aimais pas cette ville ? Et si je revenais encore plus convaincu de ne pas être un vrai Italien ? L'expérience vaudrait-elle quand même le coup d'être racontée ?

Tandis que la ferveur de Debora grandit, la mienne ne cesse de décroître. Alors pour clôturer cette conversation qui me remue bien plus que je ne l'imaginai, je lui lance :

— Je vais prendre l'été pour réfléchir et je te recontacte à la rentrée, OK ?

— Accorde-toi le temps nécessaire. Mais je suis convaincue qu'il y a quelque chose de vraiment intéressant. D'universel aussi dans le parcours et l'histoire de ta famille. Dans ce besoin de connaître tes origines. Et puis, le fait que tu peines à comprendre ton attrait si vif, si spontané pour ce voyage... ça ajoute une dimension quasi psychanalytique.

Elle marque une pause, puis conclut :

— Je suis sûre que ce serait passionnant, Julien.

Avant de raccrocher, j'étais déjà rempli de doutes. Mais quand elle prononce mon prénom, juste à la fin, une peur sourde, immédiate, presque archaïque s'insinue en moi. Car c'est seulement à cet instant que je comprends : Debora ne sollicite pas simplement mon regard d'auteur. Elle m'invite à me livrer davantage. À ouvrir la porte de l'intime. Moi, en tant que sujet. Moi, mis à nu.

Cela peut sembler absurde, dit ainsi. Mais je crois que j'avais considéré ce projet de façon abstraite, lointaine. Comme une fiction.

C'est rassurant, une fiction. Je sais faire. Entendons-nous : je ne suis jamais certain de *bien* faire et l'écriture d'un nouveau roman reste pour moi une épreuve hautement angoissante... mais force est de constater que j'en ai déjà écrit plusieurs. Alors même si, à chaque fois, mon jumeau maléfique me prédit une catastrophe, mon ego rationnel, lui, se débat farouchement et brandit, en guise de preuve ultime, les romans précédents. Mais là, c'est autre chose. La vérité me saute aux yeux, implacable : je n'ai tout simplement jamais écrit *sur moi*.

Mon jumeau maléfique s'en donne donc à cœur joie :

« Tu n'y arriveras pas », « Ça n'intéressera personne », « Prendre la parole sans te cacher derrière le filtre d'un personnage ? N'importe quoi ».

Alors, avec l'impression un peu amère de tourner le dos à quelque chose qui aurait peut-être compté, je mets un couvercle sur ce projet aussi saugrenu qu'ubuesque.

2

TOUT AU LONG DE L'ÉTÉ, l'idée trotte dans ma tête sans que je sache vraiment pourquoi. Je n'arrive ni à l'écarter ni à en comprendre pleinement la nécessité. Elle m'habite, me résiste, m'attire. Et puis, peu à peu, je saisis ce qui se joue : si elle me trouble autant, c'est parce qu'elle fait resurgir une question que j'ai toujours tenue à distance – ou laissée flotter, quelque part dans les marges : « Pourquoi j'écris, vraiment ? »

Chaque fois qu'on me la pose, je réponds que j'adore me glisser dans la peau de quelqu'un que je ne suis pas pour vivre des aventures extraordinaires, ressentir des émotions fortes, exorciser mes peurs, et prendre du plaisir, aussi. Tout cela est vrai. En général, l'intervieweur ne creuse pas davantage : le propos est cohérent, nul besoin de relance. Pourtant, on

pourrait facilement m'objecter qu'un simple lecteur passionné dirait la même chose. Lire, c'est déjà vivre des vies qui ne sont pas les nôtres, entrer dans l'intimité d'un autre, regarder le monde à travers ses yeux. Et cette immersion suffit souvent à nous émouvoir, à nous enrichir, à nous transformer.

Alors pourquoi ce besoin d'écrire, quand la lecture offre déjà tant ?

Parce qu'écrire c'est autre chose.

Même si je suis, de fait, mon premier lecteur, je n'ai jamais écrit « pour moi ». Je n'ai jamais tenu de journal, jamais ressenti le besoin de consigner mes pensées ou mes journées. Pourtant, d'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu être écrivain.

Quand j'étais enfant, au traditionnel « Qu'est-ce que tu veux devenir, quand tu seras grand ? », je répondais invariablement : écrivain, ou metteur en scène.

Raconter des histoires, donc.

Sauf que je n'écrivais pas. Je ne me suis lancé dans l'écriture qu'à l'âge de trente-cinq ans.

Avant cela ? Rien, ou presque. Quelques rédactions, et de petites poésies offertes, ici ou là, à un membre de ma famille. À l'école, j'étais un bon élève. Et chaque fois que j'esquissais une envie d'orientation littéraire, la réponse de mes proches et de mes professeurs était la même – un grand classique : « Tu es doué en sciences, fais des sciences ! Il sera toujours temps de revenir vers la littérature plus tard... »

On peut penser ce qu'on veut de cette idée, toujours est-il que son hégémonie, quand j'étais adolescent, a en grande partie décidé de mes études supérieures.

Après une classe préparatoire scientifique au lycée Thiers à Marseille, j'ai intégré AgroParisTech, la grande école d'ingénieur du vivant que l'on surnommait autrefois « Agro Paris ». J'ai été très heureux au cours de ces études, et je ne regrette rien de mon parcours, bien au contraire. D'abord, c'est là que j'ai rencontré Mathilde, qui partage ma vie depuis. Mathilde, contrairement à moi, a toujours su ce qu'elle voulait, et a tracé droit son parcours de vraie scientifique – doctorat, habilitation à diriger des recherches, et désormais direction d'un laboratoire public de recherche en santé humaine. Alors que moi... je suis ce qu'on pourrait communément appeler un escroc des sciences, car je n'ai jamais exercé un quelconque métier scientifique : armé d'un deuxième bac + 5 – en marketing et stratégie d'entreprise –, j'ai par la suite travaillé au développement de grandes marques françaises pendant quinze ans.

Ce qui est certain, c'est que j'ai toujours aimé, avec le même niveau d'engagement, les sciences et les lettres – j'ai failli écrire *les chiffres et les lettres*, Laurent Romejko, sors de ce corps... Aujourd'hui encore, même si j'ai résolument bifurqué vers la littérature, je garde un vif intérêt pour les sujets liés à la science – voilà pourquoi certains de mes romans portent, en filigrane, une touche scientifique ou médicale. Mais

au fond, si je m'étais vraiment écouté, je crois que j'aurais opté pour des études de lettres.

Pourquoi ne l'ai-je pas fait ?

Parce que je viens d'un monde où devenir écrivain était inconcevable. Et parce qu'il ne s'agissait pas d'écouter mes envies, mais de répondre aux attentes de mes proches.

Je suis issu d'un milieu où les livres étaient vénérés pour ce qu'ils représentaient, mais rarement lus. Une famille où, très tôt, j'ai été le plus grand lecteur. Ma grand-mère maternelle – née en Pologne, arrivée en France à trois ans, son père ayant été recruté pour travailler au fond des mines d'Alès – était abonnée au *Reader's Digest*, et recevait régulièrement de nouveaux tomes de l'*Encyclopædia Universalis*. Je sais bien qu'elle n'ouvrait jamais aucun volume, mais je sais aussi qu'elle était fière d'imaginer nous transmettre cette collection, un jour. Chez moi, les livres étaient cela : des objets un peu mystérieux, inaccessibles, mais chargés de promesses d'avenir. Personne ne les lisait, mais ils étaient là. Au cas où.

Du côté paternel, la seule lecture à laquelle ma grand-mère adorée, Sandra, s'adonnait avec plaisir, c'était *Télé 7 jours*. Sandra, qui a bercé mon enfance et dont j'aurais tant aimé qu'elle connaisse mes enfants, est morte bien avant que je devienne écrivain. Elle n'a pas vécu à mes côtés la déferlante qui a changé ma vie, au moment de la parution de *La Chambre des merveilles*. Les souvenirs d'enfance sont tenaces. Je ne l'ai

jamais avoué à personne, mais de toutes les critiques positives reçues concernant mon premier roman, je crois que celle qui m'a le plus ému, c'est celle de *Télé 7 jours*. Parce que j'ai tout de suite imaginé l'émotion que ma grand-mère aurait ressentie, si elle m'avait découvert, là, dans les pages de son magazine.

Voilà d'où je viens.

Quand je disais vouloir devenir écrivain, ma famille était fière de cette ambition d'enfant. Mais si j'avais vraiment insisté, on m'aurait gentiment mais sûrement rappelé que je ne pouvais pas me permettre de ne pas avoir *un vrai métier*. Et que devenir écrivain était aussi improbable que d'imaginer découvrir un trésor dans son jardin.

Alors pourquoi, malgré la culture familiale peu encline à développer chez moi une fibre littéraire, malgré des études qui ne m'ont en rien préparé à cela et malgré un poste confortable de directeur marketing, rebattre, à trente-cinq ans, toutes les cartes de ma vie pour écrire ? Je ne suis pas sûr, dix ans plus tard, de voir vraiment plus clair dans ce projet un peu dingue. Mais je sais qu'il y a plusieurs explications.

La première se trouve dans ce que je viens d'exposer. Ma famille considérait les livres comme un *graal* intellectuel inatteignable. Or, j'ai toujours vécu avec l'idée de « faire mieux » que les générations qui m'ont précédé. Est-ce que j'écris des livres en français pour aller au bout de cette trajectoire familiale initiée il y a plus de cent ans, quand mes arrière-grands-parents

ont quitté leur pays ? Car le ressort essentiel de leur migration vers la France, c'était bel et bien d'offrir à leurs descendants la possibilité de jours meilleurs, d'une ascension sociale. Je ne sais pas à quel point cette idée intervient dans mon envie d'écrire, mais je suis certain qu'elle est un ingrédient sans lequel je n'aurais pas mis autant d'acharnement à y parvenir.

La deuxième, c'est la thérapie personnelle, l'exutoire à mon imagination débordante. Quoi que je fasse, quoi que je vive, mon cerveau est sans cesse en ébullition. C'est épuisant, mais j'ai souvent beaucoup de mal à endiguer le flot de mes pensées. Le moindre événement est propice à envisager les scénarios les plus délirants. C'est une chance, quand on construit des histoires, d'être capable d'analyser toutes les conséquences possibles d'une situation. Mais au quotidien, c'est plus un handicap qu'autre chose. Par exemple, cette imagination difficile à canaliser me vaut d'être hypocondriaque. Prenons un cas concret. Je me trouve dans un pays étranger et mon voisin de bus est pris d'une quinte de toux. En un clin d'œil, je visualise la bactérie qui quitte son organisme pour envahir le mien, puis la maladie qui se déclare dans l'avion du retour – après quelques jours d'une incubation aussi fourbe que silencieuse –, l'atterrissage d'urgence dans un pays en guerre, l'absence totale d'infrastructures pour me soigner, et la lente agonie me menant, évidemment, vers une mort aussi certaine que spectaculaire. Vous comprendrez donc à quel

point mettre toutes ces angoisses dans un personnage – en l’occurrence Romane dans *La vie qui m’attendait* – a pu m’être bénéfique et salutaire... Une constante cependant dans mes élucubrations : souvent, l’issue est un effondrement. Réel ou métaphorique. Un peu comme les Gaulois avaient peur que le ciel leur tombe sur la tête, moi j’ai peur que tout s’effondre : ma vie, mon immeuble, ma santé, ma carrière, ma famille. C’est irrationnel, bien sûr. Mais si je cherche des issues positives pour les héros de mes romans, c’est probablement pour me montrer un chemin souhaitable, et pour lutter contre mon inclination naturelle.

Et puis, il y a cette ultime explication, la plus inavouable et peut-être la plus puissante : la certitude un peu folle du démiurge, cette idée que ce qu’on a à dire mérite d’être lu. Il me semble que, sans cette foi-là – un brin mégalomanie, il faut bien l’admettre –, on n’irait jamais au bout d’un manuscrit. Et encore moins jusqu’à l’idée de le soumettre à d’autres. Je ne crois pas aux écrivains qui déclarent n’écrire que pour eux-mêmes, ou qui expliquent que l’aventure de la publication est arrivée « un peu par hasard ». Je n’y crois pas parce que c’est impossible. Pour qu’un texte devienne un livre publié, il faut s’être astreint durant des milliers d’heures à une discipline d’écriture. Sans cela, pas de livre. Il n’y a aucune magie là-dedans. Pour arriver à un roman ou un long récit, il faut forcément avoir renoncé à des week-ends entre amis, des dîners, des sorties, des séances de sport, il faut ensuite